

O Croix ! qu'en expirant embrassait mon vieux père,  
Comme un nouveau soleil brillez sur ma carrière ;  
De la charité sainte entretenez le feu ;  
Et si je dois un jour languir dans la misère,  
O Croix, retracez-moi l'image du CALVAIRE  
Et les douleurs d'un Dieu !

F. B.

### CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—De la réaction.—Un mot du Souverain Pontife.—*Dies ira, Dies illa*.—La St. Michel.—La St. Joseph.—La St. Patrice.—L'Union de Prières.

Les dernières nouvelles que nous recevons d'Europe ont, sous tous les rapports, le caractère le plus déplorable.

D'une part, les combattants du droit des Souverains se sont vus abandonnés, trahis et livrés, à Gaète comme ils l'avaient été à Castelfidardo et à Ancône, et en même temps ceux qui pouvaient si puissamment par leur attitude arrêter les suites de toutes ces catastrophes restent inactifs, ou se soumettent aveuglément à la loi des événements.

Que d'honnêtes gens en France, puissants et influents, que les suites de la révolution de 1848, avaient éclairé, et fait sortir de leur indifférence et de leur oubli des droits religieux, et qui depuis ce temps là sont retombés dans l'inintelligence des conditions indispensables de la société !

Vers 1850, ils s'étaient prononcés ouvertement pour la défense des droits du Souverain Pontife, pour les mesures les plus favorables au triomphe de la morale et de la Religion, et dans ce moment ils abandonnent ces droits qu'ils avaient voulu sauver, et compromettent toute la tranquillité de l'ordre moral qu'ils avaient voulu consolider.

Vers ce temps, la tempête révolutionnaire était déchaînée sur leurs têtes, ils se voyaient menacés dans tout ce qu'ils avaient de plus cher, leur existence, l'avenir de leurs enfants, la gloire du pays qu'ils aimaient ; et ils jetaient comme à la mer toutes les vieilles rancunes du passé, les anciennes préventions et les préjugés, légués par un demi-siècle d'anarchie et d'indifférence religieuses.

Mais depuis quelques années, le calme a repris dans le monde, le ciel leur semble plus pur, rien ne paraît plus menacer les intérêts de leur gloire ni leurs trésors ; et dès lors pourquoi garder tant de précautions ; pourquoi donner tant d'armes au bien, pourquoi faire la part si large à l'œuvre de Dieu ?

Ils se croient tranquilles, à l'abri de toutes menaces ; le peuple ne réclame plus rien ; on ne demande plus le partage des biens ; les terribles prédicateurs du communisme sont rentrés dans le silence, pourquoi s'inquiéter de l'avenir ?

Voilà, au moins jusqu'à un certain point, l'explication de l'indifférence d'un grand nombre ; nous pouvons

penser que les mêmes causes amèneront les mêmes effets.

La société peut abandonner Dieu, mais Dieu l'abandonnera à son tour ; qu'il est à souhaiter qu'elle n'oublie par ses plus chers intérêts, et qu'elle s'aperçoive avant que la ruine ou la spoliation arrive, où elle peut seulement mettre sa confiance et son recours.

Le Souverain Pontife, inaltérable au milieu de toutes ses épreuves, est ferme et confiant pour lui-même, en même temps qu'il s'inquiète pour le triste sort des nations qui ont la témérité de s'élever contre lui.

*Le mépris de nos droits*, disait-il dans une dernière circonstance, *ouvre la brèche au communisme*.

Que le ciel nous donne la lumière et la sagesse avant l'enseignement de si terribles expériences !

Le communisme et le socialisme, c'est-à-dire l'avènement de l'état sauvage au milieu du XIXe Siècle nous replongerait dans toutes les horreurs de la barbarie dont le Christianisme nous a délivrés.

Et cependant c'est ce que peut nous faire craindre le triomphe du parti révolutionnaire et de l'impunité.

1848 n'est pas si loin, pour qu'on ait déjà oublié les terreurs qui assiégeaient alors les nations de l'Europe ; les angoisses et les inquiétudes qui dévoraient les honnêtes gens, les cœurs dévoués au bien de leur patrie.

Ce qui est arrivé dans ce temps, le soulèvement de toutes les mauvaises passions, la prédication des doctrines les plus objectes, le pérvetissement en masse des populations laborieuses ; les cris de la rage et de la convoitise d'une part, les cris de l'angoisse de l'autre, tout cela peut revenir avec les causes qui l'avaient amené.

Nous avons retrouvé, ces jours-ci, un fragment inspiré par les fureurs de la révolution, il y a une dizaine d'années ; il ne nous a pas paru inopportun de le publier ici ; hélas ! dans le temps où nous sommes, l'histoire de la veille deviendrait celle du lendemain, si les yeux ne s'ouvraient pas à la lumière, à la vérité, au danger, ce que nous nous faisons gloire d'espérer encore.

Nous espérons que les événements prendront un cours qui éloignera de nous de telles inquiétudes, mais nous savons que la société ne peut se sauver qu'en se mettant sous la sauvegarde divine.

Quand verrons-nous le commencement d'un si heureux retour ! *Dies ira, dies illa !!!* (1)

I.

Où est une âme, ayant vécu jusqu'ici tranquillement et dans la paix, contente de son grand ou petit domaine qui n'ait été bouleversée par la tempête des derniers temps ?

Quelles angoisses se sont donc emparées de nous et ont fait éprouver à des sociétés entières, l'impression d'un séjour en enfer !

(1) Extrait d'un journal Allemand, en 1849.